

qu'elle nous sanctifie. C'est ainsi que le même homme est à la fois père, empereur et conquérant ou protecteur des lettres, et peut être salué de ces différents titres, quand il les possède.

D'autres ont cru ne pouvoir retenir la distinction des personnes sans multiplier aussi les natures, soit en conservant la communauté de perfection, soit en introduisant l'inégalité des essences (1). En un mot, pour avoir trois personnes, ils en ont fait trois dieux.

Qu'opposerons-nous victorieusement à cette double hérésie? Encore et toujours la divine maternité de la bienheureuse Vierge. Pour que Marie soit la mère du Fils, sans être à la fois la mère du Père ou de l'Esprit-Saint, il faut bien que l'un ne soit pas l'autre; et pour qu'elle soit véritablement la Mère de Dieu, il n'est pas moins nécessaire que le Fils possède identiquement la propre nature du Père, puisque l'essence de de la divinité, c'est d'être singulièrement unique. M'objectez-vous que cela ne prouve pour le Saint-Esprit ni l'identité de nature avec les deux autres personnes, ni la distinction quant à l'hypostase? Je vous réponds en vous montrant l'Évangile : Prenez et lisez. Et que lirai-je? Le texte même où la bienheureuse Vierge reçoit la proposition du mystère qui fera sa maternité. « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu » (2). Peut-on lire ces quelques lignes sans concevoir le Saint-Esprit, tel qu'il est dans le

(1) Toutes ces erreurs ont au fond la même source et procèdent du même principe, comme j'en ai déjà fait la remarque : Nature et personne sont identiquement une même chose. Par conséquent, en Dieu le nombre des personnes est égal à celui des natures, et réciproquement.

(2) Luc, 1, 35.

dogme catholique, distinct du Père et du Fils, mais égal et consubstantiel à l'un comme à l'autre? ou bien avons-nous trouvé jusque-là dans les Écritures une manifestation si claire et si vivante de la sainte et indivisible Trinité?

Tous les privilèges de Marie, nous le verrons plus tard, sont comme les bijoux dont le Père s'est plu à parer la mère de son Fils, comme autant de perfections qui sont à la maternité divine ce que sont les propriétés naturelles à la substance d'où elles découlent. Étudié à ce point de vue, que de vérités nous rappelle encore le titre de Mère de Dieu! Dans la conception immaculée de cette mère immaculée de Jésus, je contemple et la chute originelle, et la loi de mort qui pèse sur les hommes au premier instant de leur existence, et la nécessité de la Rédemption par le sang du Sauveur, et le prix de cette grâce qui transforme les pécheurs en justes, les enfants de colère en fils adoptifs de Dieu, c'est-à-dire que je trouve la réfutation complète de l'ancien Pélagianisme et du Naturalisme moderne. Rien ne me fait comprendre la beauté toute céleste de la Virginité comme Marie portant sur son sein virginal le fils vierge qu'elle a conçu par la seule opération du Saint-Esprit; rien non plus ne me rend plus palpables l'amour de Dieu pour les hommes et ses incompréhensibles miséricordes. Et si je regarde cette Mère de Dieu, devenue ma mère, montant vers le ciel dans sa glorieuse Assomption, n'est-elle pas la preuve sans réplique qu'un jour aussi les morts sortiront du tombeau pour revenir à la vie?

Considérerai-je la fin pour laquelle cette Vierge est devenue mère, que de mystères de notre foi se révèlent encore à nos yeux! Il n'est pas jusqu'à l'Église,



cette épouse du Christ, qui ne trouve dans la maternité de Marie l'exemplaire et la confirmation de sa propre maternité; car, je l'apprends des Pères, la sainte Église est faite à l'image de la Vierge-Mère, en sorte qu'il faut, pour la bien connaître, la contempler dans la sainte Mère de Dieu (1).

Disons plus encore; la maternité divine de Marie est la réfutation des erreurs qui se sont tout spécialement attachées à ses privilèges, soit pour les diminuer, soit même pour les outrer. Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, comment les plus belles prérogatives de la bienheureuse Vierge découlent de sa maternité. Sa Conception immaculée, sa virginité sans tache, sa pureté d'âme que ne ternit jamais la moindre faute, son Assomption corporelle, tous ses trésors de grâce et de gloire, en un mot, plongent en elle leurs racines: tellement que la maternité divine en est, en même temps, et le principe et la sauvegarde.

Cette maternité ne renverse pas moins certainement les impiétés d'un culte qui tendait à faire en quelque sorte de Marie l'égal de Dieu. Au témoignage de saint Épiphane, il y eut de son temps une secte, née dans la Thrace et vivante encore en Arabie, qui rendait à Marie le plus divin des hommages, celui du sacrifice. Des femmes étaient les prêtresses du nouveau culte. Le saint s'élève avec véhémence contre un mode d'adoration si singulier; et ce qu'il en dit prouve manifestement combien calomnieuses seront, plus tard, les accusations d'idolâtrie portées par le protestantisme contre les honneurs rendus par les

(1) C'est ce que nous montrerons dans la seconde Partie de cet ouvrage.

catholiques à la bienheureuse Vierge (1). Or, c'est assez de la maternité divine pour saper par les fondements cette hérésie sacrilège des Collyridiens. Car Marie ne serait pas Mère de Dieu, si elle n'était comme nous, une créature de Dieu. En effet, Jésus-Christ n'a pu recevoir d'elle que sa nature humaine, puisqu'il tient éternellement du Père la divinité par laquelle il est Fils de Dieu. Si donc la Vierge est Mère de Dieu, c'est qu'elle communique au Verbe l'humanité qui le fait homme, et qu'elle est par là consubstantielle avec lui. Donc, le culte que nous rendons à Marie, comme à la Mère de Dieu, loin d'être entaché d'erreur idolâtrique, est pratiquement la profession expresse de sa pure humanité.

Ici, je me rappelle un texte de notre sainte Liturgie: « Réjouissez-vous, chante l'Église, ô Vierge: car à vous seule vous avez exterminé par le monde entier toutes les hérésies » (2). Marie l'a fait et le fait encore de bien des manières. C'est par elle que les champions de la foi reçoivent et cette sûreté de science et cette intrépidité qu'ils emploient à la défendre; elle fut, aux jours de sa vie mortelle, une maîtresse de la divine sagesse, et plus d'une fois les Apôtres eux-mêmes puisèrent aux enseignements qui jaillissaient de son cœur et de ses lèvres (3). Mais ce qui, plus que tout le reste, lui assure l'universelle victoire sur les monstres d'erreur, c'est qu'elle a versé sur le monde la Lumière éternelle, Jésus-Christ, Notre Seigneur (4);

(1) S. Epiphani., *de Haeres.* Haer. 78, n. 23, sq.; Haer. 79, n. 1, sqq. P. G. xlii, 736, 740, etc.

(2) In festis B. V. M. per annum, 1 antiph. iii. Noct. Cf. S. Bernard. Serm. de 12 *praerog.* B. M. V. n. 4. P. L. clxxxiii, 431.

(3) Suar., *de Myster. vitae Christi*, D. 19, S. 1.

(4) *Lumen aeternum mundo effudit, Jesum Christum, Dominum nostrum.* Praefat. pro missis B. M. V.



c'est qu'elle porte, en toute vérité, dans son nom de mère la réfutation de toutes les hérésies. Par lui se vérifie la sentence portée, dès le principe, contre le séducteur du genre humain : *Ipsa conteret caput tuum*. La Mère de Dieu met le pied sur la tête de l'erreur et l'écrase. Vainement l'erreur essaie de se replier et d'échapper par mille subterfuges; efforts impuissants qui ne peuvent la dérober à l'impitoyable pression (1).

Le dogme de la maternité divine est à celui du Dieu fait homme ce que le dogme de l'Incarnation est à celui de la sainte et adorable Trinité; il le renferme, et renferme par conséquent le Christianisme entier. Tout ce que prétendait savoir l'Apôtre au milieu des Corinthiens, était Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; lui-même le leur affirme dans ses lettres (2). Je n'ai pas à chercher curieusement toutes les raisons qui l'amenèrent à faire cette déclaration : c'est le rôle des exégètes. Mais je sais bien que Paul, n'eût-il pas eu réellement d'autre science, rien ne lui manquait pour être l'Apôtre des Nations. C'est que tous nos mystères se rapportent au Christ mourant pour le salut du monde et s'entendent par lui. Ce qu'il est permis,

(1) « Unius ille stultus et totius stultitiæ princeps... sub Mariæ pedibus conculcatus et contritus, miseram palitur servitatem. Nimirum ipsa est quondam a Deo promissa mulier (Gen., III, 15), serpentis anti-qui caput virtutis pede contritura : cujus plane calcaneo in multis versutiis insidiatus est, sed sine causa. *Sola enim contrivit universam haereticam pravitatem*. Alius non de substantiæ carnis suæ Christum edidisse dogmatizabat; alius parvulum non peperisse sed reperisse sibilabat; alius, vel post partum, viro cognitam fuisse blasphemabat; alius Dei Matrem audire non sustinens, magnum illud nomen Theotocos impiissime sugillabat. Sed contriti sunt insidiatores, conculcati supplantatores, confutati derogatores, et beatam eam dicunt omnes generationes. Denique, et continue per Herodem draco *insidiatus est parienti*, ut nascentem excipiens filium devoraret, *quod inimicitiae essent inter semen mulieris et draconis* ». S. Bernard. Serm. de 12 Prærog. B. M. V., n. 4. P. L. CLXXXIII, 431.

(2) I Cor., II, 2.

ce qu'il est raisonnable de penser de la connaissance de Jésus crucifié, serait-ce témérité de l'attribuer à la connaissance de la divine Mère de Jésus? Non, répondra certainement quiconque nous a suivi dans l'étude des rapports essentiels entre les principaux dogmes catholiques et le titre de Mère de Dieu; non, répondra plus assurément encore celui qui saura méditer toutes les grandeurs et tous les privilèges que cet auguste nom réclame et comporte. Par conséquent, répudier le nom de Mère de Dieu, c'est rejeter logiquement tout le Christianisme, dont il est le symbole abrégé, le palladium.

008758